

MARILOU AZNAR

LUNE MAUVE

L'HÉRITIÈRE

Extrait de la publication

LUNE MAUVE

02

L'HÉRITIÈRE

Sur la photo du blog, Thomas souriait. Il avait l'air heureux, c'était la seule chose qui me réconfortait un peu. Il m'avait crue morte pendant toutes ces semaines. Un message sur mon répondeur m'avait brisé le cœur: il ne voulait plus me voir, me parler. Avec le recul, c'était mieux comme ça.

À quoi bon lui expliquer que ma mère n'avait refait surface que pour trouver la mort par ma faute ? Qu'en me transmettant la pierre, qui contenait la mémoire de son peuple, elle m'avait condamnée à un destin dont je ne voulais pas ?

J'avais une mission à accomplir. Il ne fallait prendre aucun risque. Les ennemis d'Ishtar rôdaient peut-être encore autour de nous.

*SON DESTIN EST PLUS GRAND
QUE NOTRE MONDE*

L'Héritière

casterman
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-07765-2
N° d'édition : L.10EJDN001165.N001

© Casterman 2013
Achevé d'imprimer en mars 2013. Dépôt légal : mai 2013 ; D.2013/0053/302

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

MARILOU AZNAR

LUNE MAUVE

| L'héritière

casterman

Extrait de la publication

Prologue

– Comment étaient-ils avant ?

Cléo posa ses yeux de plomb fondu sur moi, et murmura d'une voix sourde :

– Ils avaient la couleur des flammes.

Avec un pincement au cœur, j'appliquai soigneusement la teinture sur ses cheveux, effaçant leur gris lumineux mèche par mèche. Le Fléau qui les avait décolorés avait aussi fait de ses yeux des puits de plomb. Le Fléau, ce virus mis au point par Édouard, notre ennemi commun, qui faisait des ravages sur son monde. Une odeur d'ammoniac envahit la salle de bains de Milou.

– C'était nécessaire pour éviter d'attirer l'attention. Une lycéenne avec une chevelure comme la tienne, ça aurait fait tache à Darcourt.

Stoïque, elle observait son reflet blafard dans le miroir en attendant que le produit agisse. La souffrance que la maladie lui infligeait jour et nuit plissait sa bouche en une ligne fine.

– Je suis sûre que l'on va réussir à trouver l'antidote. Vadim a déjà des pistes et...

Elle me lança un regard indéfinissable qui fit mourir mes mots de consolation maladroits sur mes lèvres. Les minutes de silence s'égrainèrent, lentes et pesantes. Quand les cheveux humides de Cléo émergèrent enfin de la serviette râpée dans laquelle je les avais enveloppés, je

compris à quel point je m'étais trompée. Son apparence était encore plus extraordinaire qu'avant. Ses yeux de métal luisaient, hypnotiques, sous sa frange épaisse. Sa main se perdit dans la masse ténébreuse qui encadrait son visage triangulaire.

– Séléné, est-ce que tu as pitié de moi ?

Sa question flotta dans l'air, lourde de sous-entendus. Interdite, je laissai tomber la serviette sur le sol. Cléo fixait le miroir, immobile.

– Quand je serai guérie, je prendrai la place que tu as usurpée. La place qui me revient. Un jour, bientôt, je deviendrai la Messagère d'Ishtar et j'épouserai Vadim Émeralt.

Elle se leva, gracieuse et maladive comme une orchidée d'hiver, et sortit sans me jeter un regard.

Première partie

1.

J'ai cru ma fille morte et elle m'est revenue.
Ce qu'elle m'a raconté défie l'entendement,
mais je me suis rendu à l'évidence, c'est la vérité.
Vingt ans après, j'ai enfin découvert le secret d'Iris.

*Notes sur Viridan,
Professeur Arnaud Savel*

Dans notre grande série, Phénomènes et spécimens
de Darcourt :

LES ÉTOILES FILANTES

Rock loves fashion!

Dehors Mick et Jerry, John et Yoko, Serge et Jane,
Pete et Kate! Dehors les légendes! Les momies!
Dehors les vieilles stars qui prennent des rides
dans la presse people! Place à Thomas et Alexia!
Parce qu'il ne faut jamais laisser mourir les
traditions, Darcourt a son couple hype de la
décennie. Ils sont beaux, ils sont cools, et ils
seront bientôt milliardaires! Vous aussi vous
voulez votre dose de paillettes? Vous voulez
croiser les *golden lovers*? Vous aurez la chance
d'effleurer leur bonheur du bout des doigts ce
soir. Ne ratez pas le concert privé de Thomas
dans la bibliothèque de Darcourt. Note à tous
ceux qui avaient prévu de filer à l'anglaise

avant la fin pour éviter le discours de notre vénérable président: nos informateurs nous ont appris que les élèves dissidents seraient mis sur liste noire. Alors, à bon entendeur, salut! Et ne boudez pas, le privilège d'assister à un concert acoustique de notre star locale vaut bien ces fastidieuses minutes.

Tic tac, tic tac, le compte à rebours a commencé...

Je faillis m'étouffer avec mon sandwich. J'avalai trop vite une lampée de Coca Light pour faire passer la bouchée et les bulles acides envahirent le fond de ma gorge. Assez peu élégamment, je recrachai le tout dans une quinte de toux. Quand j'eus repris un semblant de dignité, je levai les yeux au-dessus de l'écran de mon portable. Personne n'avait l'air de s'être aperçu de ma mésaventure. Tant mieux. Inutile de donner à mes petits camarades des raisons supplémentaires de ricaner à mes dépens. Je posai le reste de mon repas sur le banc, et j'inspirai une bouffée d'air où flottait l'odeur humide des feuilles mortes. Les vacances de la Toussaint étaient derrière nous, mais il faisait encore beau pour la saison, et un soleil timide perçait à travers les branches enchevêtrées des arbres au-dessus de moi. L'hiver tardait à s'installer, mais bientôt les déjeuners à l'air libre que j'aimais tant à Darcourt seraient de l'histoire ancienne.

Mais ce midi, j'étais incapable de profiter du parc baigné de lumière. Je n'avais qu'une hâte: retourner

m'enfermer dans la salle 405 et compter les minutes qui me séparaient de la fin des cours. La photo de ma cousine blottie dans les bras de Thomas m'avait coupé l'appétit. Bien sûr, je savais qu'ils sortaient ensemble : la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre au lycée. Mais les voir tous les deux, sourire aux lèvres, les mains entrelacées, les yeux pleins d'étoiles, c'était une tout autre forme de torture. Je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même. C'était une erreur de venir sur le blog de Scarlett, mais je n'avais pas pu m'en empêcher. Contempler les photos de Thomas sur le Net était devenu une faiblesse compulsive, une addiction dont je ne parvenais pas à me défaire. Je traçai d'un doigt tremblant les contours de son visage et un millier d'échardes se plantèrent dans mon cœur. Je refermai l'écran de mon portable d'un geste brusque. Le concert privé. Il avait lieu ce soir. Plus que quelques heures à tenir, demain on n'en parlerait plus.

La notoriété de Thomas était une aubaine pour les administrateurs de Darcourt. 98 % de réussite au bac, tout un éventail de classes préparatoires comme autant de rampes de lancement vers le succès, et maintenant un ancien élève rock star. Bienvenue dans le lycée des winners ! Chancy-Dampierre, le directeur, avait tenu à capitaliser sur l'événement. À la fin du concert, Thomas recevrait un titre honorifique pour le remercier d'avoir porté la gloire de Darcourt à des sommets encore inconnus. Je redoutais ce moment depuis que Scarlett

l'avait annoncé en avant-première sur son blog. Elle nous spamrait sans pitié, nous bombardait d'infos non sollicitées sur le showcase. Son bataillon d'esclaves nous rebattait les oreilles sur le sujet depuis des semaines, un véritable harcèlement. Darcourt était en ébullition. J'avais l'impression de n'entendre parler que de mon ex dans les couloirs. L'administration nous avait solennellement remis un ticket personnalisé, que certains s'étaient empressés de revendre au marché noir à des fans désespérées. Les pauvres, elles ne savaient pas encore qu'elles seraient refoulées sans pitié, faute de pouvoir produire la bonne carte lycéenne aux cerbères de l'entrée.

Quel cauchemar, ce concert ! Il était hors de question que j'y mette les pieds. De toute manière, je m'en sentais incapable. La dernière fois que j'avais vu Thomas, il hurlait mon nom sur la falaise, désespéré, persuadé que j'avais plongé dans le vide. J'étais enfin de retour, mais je ne pouvais rien faire d'autre que garder le silence. À l'instant où j'avais pris la décision de suivre les étrangers qui avaient besoin de moi, j'avais renoncé à lui. Comment lui expliquer que j'avais emprunté un Passage vers un autre monde, celui dont j'étais devenue le seul espoir ? Comment lui dire que dans cet ailleurs se trouvait Édon Émeralt, le responsable de la mort de ma mère et de mon frère ? Que Vadim, l'héritier du trône de Viridan évincé par son oncle, et Cléo, sa promise, comptaient sur moi pour sauver leur peuple ?

Il ne m'aurait pas crue. Souvent, une sensation d'ir-réalité m'envahissait moi aussi, et, sans la présence constante de Cléo comme une ombre derrière moi, j'aurais été tentée de tout oublier pour reprendre ma vie d'avant.

Sur la photo du blog, Thomas souriait. Il avait l'air heureux, c'était la seule chose qui me réconfortait un peu. Il m'avait crue morte pendant toutes ces semaines. Un message laconique sur mon répondeur m'avait brisé le cœur : il ne voulait plus me voir, me parler. Le lendemain de mon retour, je lui avais écrit une lettre d'excuses qui était restée sans réponse. Avec le recul, c'était mieux comme ça. À quoi bon expliquer l'inexpli-cable ? À quoi bon lui expliquer que ma mère disparue n'avait refait surface que pour trouver la mort par ma faute ? Qu'en me transmettant la pierre, qui contenait la mémoire de son peuple, elle m'avait condamnée à un destin dont je ne voulais pas ? J'étais de retour, mais je n'étais pas libre. J'avais une mission à accomplir. Il ne fallait prendre aucun risque. Je tremblais déjà pour mon père depuis qu'il connaissait la vérité. Malgré mes réticences, je m'étais vue forcée de le mettre au courant. Sans sa complicité, notre plan n'aurait pas pu être mis en place. Thomas, lui, ne devrait jamais savoir. Toute information sensible le mettrait en danger. Les enne-mis d'Ishtar rôdaient peut-être encore autour de nous.

À l'autre bout du banc, Cléo mordillait une pomme d'un air morne. Elle ne m'avait pas adressé la parole

depuis que l'on avait franchi les grilles du lycée, essouffées, en retard comme un matin sur deux. Une bouffée de haine me traversa. J'aurais voulu oublier jusqu'à son existence, la sienne et celle des autres, Vadim, Dagan... Oublier ces étrangers hostiles qui m'avaient emmenée sur leur monde... Oublier que ma mère était morte. Et Laszlo aussi. Toutes les nuits, leurs traits se mêlaient dans mes cauchemars pour former un masque grimaçant qui criait vengeance. Toutes les nuits, le rire sardonique d'Édon me réveillait en sursaut. Même dans la mort, il triomphait. Ses secrets avaient sombré avec lui, et c'est pour cela que j'étais condamnée à réussir. Trop de vies étaient en jeu. À commencer par celle de la fille au visage fermé assise à côté de moi.

Un long soupir m'échappa. L'édito de Scarlett m'avait laissé un goût de cendre dans la bouche. Je ne pouvais plus rien avaler. Écœurée, je jetai la fin de mon poulet-crudités dans la corbeille au pied du banc.

– Faites attention, imprudente ! La mayonnaise chimique qui dégouline de cet affreux sous-produit industriel a failli souiller ma derby en cuir d'agneau mort-né.

Interloquée, je levai les yeux pour découvrir à qui appartenait la voix aux intonations précieuses qui m'avait interpellée. Un grand échalas sanglé dans un costume pied-de-poule m'observait, une moue légèrement dégoûtée aux lèvres. Le foulard en soie jaune qu'il avait noué autour de son cou tranchait sur sa

peau mate. Il s'inclina devant moi dans une envolée de boucles sombres.

– Rimbaud de Félix, dix-neuvième comte d'Ollières, prince-orphelin du Sri Lanka, lumière noire de Colombo, perle cinghalaise venue renouveler le vieux sang de France, cancre intello, rebelle pour de rire, poète maudit par injonction familiale, chevalier Jedi en devenir, gentleman, dandy. Ravi de faire votre connaissance, mademoiselle... ?

Sans réfléchir, je pris une grande inspiration.

– Séléne Savel, deuxième prénom Sigismonde, *alias* la bigouden, *alias* la Sigimonstre, paria officielle de Darcourt, parente pauvre de Sa Très Haute Majesté Alexia d'Hauterive, amie des maths et des chats, orpheline de mère, folle de réputation et bientôt d'esprit.

Cléo leva au ciel des yeux navrés en entendant ma tirade. Un sourire irrésistible illumina le visage maigre du dénommé Rimbaud.

– Qui est cette créature ombrageuse comme un ciel d'octobre au-dessus de la Baltique ?

– C'est mon amie d'enfance, elle est muette.

Ma blague n'en était qu'à moitié une. Cléo parlait peu, quelques phrases par jour prononcées avec un très léger accent quand la communication devenait indispensable. Cela me faisait toujours un coup au cœur d'entendre les intonations qui teintaient les mots de Laszlo. Comme mon demi-frère, elle avait appris le français en quelques semaines, grâce aux techniques mentales utilisées dans

leur monde. La capacité qu’avaient mes compagnons de mission de dominer les langues étrangères me stupéfiait. La voix profonde de Rimbaud me tira de mes réflexions :

– Muette, dis-tu ? Voilà qui n’est pas commun. Cet établissement est moins rasoir qu’il n’en a l’air.

Il fronça les sourcils, pas dupe, alors que Cléo nous abandonnait en soupirant pour finir sa pomme sur le banc d’en face. Bon débarras. Le nouveau venait de se faire virer d’un pensionnat à Orléans. À bout, ses parents avaient fait des pieds et des mains pour que Darcourt l’accepte en cours d’année. Par miracle, l’externe en disgrâce avait échoué dans ma classe, la morne seconde C4. Une chance inespérée de tisser un lien social s’offrait à moi. Cela faisait presque un mois que nous étions rentrés, et je ne m’étais pas fait beaucoup de nouveaux amis, c’était le moins qu’on puisse dire. C’était essentiellement de ma faute, pas de mystère. Ma timidité était souvent prise pour de l’arrogance, et l’éducation néo-victorienne que j’avais reçue de mon père avait renforcé mon naturel solitaire. Depuis la mort de ma mère et de Laszlo, c’était pire que tout. Il m’arrivait de passer des journées entières sans communiquer avec quiconque (excepté les profs, oh malheur !). Nora, ma (seule) amie, travaillait d’arrache-pied en première S, et tout son temps libre était consacré à Adrien, son amoureux.

Pour rétablir la vérité, je n’étais pas l’unique responsable de mon isolement : l’air farouche de Cléo

décourageait les candidats à l'amitié. Elle portait son désespoir sur le visage, comme un masque. L'un des rares élèves qui nous adressaient la parole, c'était Julien. Il avait redoublé comme moi, puni par Custines, ma fort peu aimable prof d'histoire-géo, parce qu'il avait rendu deux fois de suite des copies blanches à ses contrôles surprises.

Faustine était le troisième reliquat de mon ancienne classe de seconde, et grâce à son statut douteux de sbire numéro 1 bis d'Alexia, elle avait déjà réuni une clique d'ambitieux autour d'elle. Tout ce beau monde s'était empressé de nous baptiser les Sœurs Sinistres, et pour être franche, ce surnom n'était pas tout à fait immérité.

Notre irruption tardive en cours de français fit sensation. Cléo la muette, Séléne la dépressive et le petit nouveau au costume de clown. Alors que l'on s'avançait dans le couloir la tête haute, j'aperçus un des esclaves de Scarlett, Alban, un maigrichon au menton pointu, pianoter furieusement sur le BlackBerry qu'il avait en permanence sur les genoux. L'arrivée d'un personnage comme Rimbaud à Darcourt n'avait pas échappé à l'œil de lynx de notre blogueuse officielle. Une fois les présentations expédiées, le prof, M. Devereau, fit craquer les jointures de ses doigts, tel un boxeur qui se prépare avant un combat sans merci :

– Cette année, j'ai décidé de faire un petit changement au programme. D'habitude, je passe assez vite sur les pièces classiques pour me concentrer sur le

romantisme et le surréalisme. Mais comme depuis quelques années, nous nous sommes rendu compte que l'atelier de Madame Olga séduit de plus en plus de lycéens, nous allons étudier une œuvre théâtrale et vous en interpréterez quelques scènes.

Un murmure d'excitation parcourut la salle.

– J'ai commandé vos exemplaires de *Bérénice*, la pièce de Racine, nous commencerons à travailler sur les extraits la semaine prochaine.

Il y a quelques mois à peine la perspective de jouer la comédie m'aurait ravie, mais le théâtre m'évoquait à présent trop de mauvais souvenirs. C'était dans le petit amphithéâtre où nous répétions que j'avais trouvé Adrien entre la vie et la mort. Sa tentative de suicide était un sujet tabou à Darcourt. Personne ne voulait se mettre à dos Alexia et Scarlett, les deux responsables restées impunies, faute de preuves.

Les deux heures en compagnie de Devereau filèrent à toute vitesse et, bientôt, nous nous retrouvâmes dans les couloirs bondés du bâtiment B. Une note était scotchée sur la porte de la salle 352. Le cours d'anglais était annulé. La rumeur disait que Mme Billings s'était foulé la cheville en tentant de récupérer Lord Edgar, son furet, qui avait fugué dans le local à poubelles de son immeuble. L'anecdote était si improbable qu'elle était sans doute vraie. J'avais une heure à tuer avant de rejoindre le labo de la prof de biologie. Le ciel s'était couvert et de lourds nuages noirs se massaient à l'horizon.

L'automne reprenait ses droits. J'abandonnai aussitôt l'idée de retourner dans le parc. Trompée par la douceur de l'air, je n'avais pas emporté de pull en sortant ce matin. Je frissonnais comme une idiote dans ma robe en cotonnade.

Le devoir que je devais rendre à Custines demain me revint à l'esprit. Le déclin de l'Empire romain. Je savais par expérience que les recherches sur Internet ne seraient pas suffisantes. Ma prof d'histoire-géo se faisait une joie de nous piéger sur les détails les plus fastidieux. Elle nous avait donné une liste interminable de livres de référence, tous plus obscurs les uns que les autres. Il y en avait peut-être quelques-uns au CDI.

– Cléo, tu m'accompagnes à la bibliothèque ?

Elle haussa ses sourcils délicats et s'assit en tailleur sur l'herbe humide, indifférente au froid qui commençait à s'installer. Le message était clair.

– OK, donc tu m'attends là. Je n'en ai pas pour très longtemps.

Je m'élançai dans l'allée, pas mécontente d'échapper à la présence maussade de mon « amie d'enfance ». Les cours n'avaient aucune importance pour Cléo. Moi, en revanche, je tenais à réussir mon année du mieux possible. Mon avenir était ici. S'accrocher à la routine rassurante du lycée, c'était ma façon de trouver un semblant d'équilibre. Une fois notre mission accomplie, je comptais bien retourner à ma vie d'avant. Si je ne voulais pas cuber ma seconde, il me fallait ces livres :

Custines était ma bête noire, je n'avais pas envie de me retrouver dans sa ligne de mire. Mais à peine franchi le seuil de l'hôtel particulier qui abritait la bibliothèque de Darcourt, je compris ma terrible erreur.

Sur le parquet de la grande salle de lecture au rez-de-chaussée, on avait jeté quelques tapis persans pour créer une scène improvisée. Les câbles électriques serpentaient entre les rayonnages de livres et les tables de travail que l'on avait repoussées contre les murs. Deux enceintes étaient posées à même le sol, et l'on avait disposé un tabouret en bois devant lequel se dressait un pied de micro. Quelques filles qui avaient sans doute séché leur dernier cours rôdaient dans les allées, le long des vitrines en verre où trônaient les trophées des anciens élèves de l'établissement, dans l'espoir d'apercevoir leur idole.

Quelque chose ne collait pas, le concert n'était censé commencer que dans trois bonnes heures, vers 19 h 30. Oh non... les répétitions, bien sûr ! Qu'est-ce qui m'avait pris de venir ici ? Persuadée d'être en sécurité, j'avais oublié ce petit détail qui pouvait me coûter cher. Je rebroussai aussitôt chemin pour échapper au piège dans lequel je venais de me jeter.

Trop tard. Thomas se tenait devant moi. Ses cheveux étaient plus longs que dans mon souvenir, ses traits plus tirés que sur les photos sur lesquelles je cliquais avec une joie mêlée de souffrance. Il avait les yeux cernés, les joues creuses. Le pull noir qu'il portait

sur son T-shirt gris accentuait sa pâleur. À ma vue, il haussa les épaules dans un mouvement de recul. Il détourna le regard, gêné, tandis que j'accusais le coup. Très vite, il se reprit et il esquissa un sourire poli à mon intention. Comment faisait-il pour être aussi calme ? Peut-être qu'il était plus fort que moi, peut-être qu'il réussissait mieux à cacher ses sentiments. Je l'observai à la dérobée. Une légère raideur dans le pli des lèvres démentait la désinvolture qu'il s'efforçait d'afficher. Ses doigts tremblaient quand il les passa dans ses cheveux. C'est tout ce qu'il fallait pour que renaisse un infime espoir. Mon corps se tendit vers lui dans un élan que je m'empressai de réprimer. J'aurais voulu lui dire à quel point il m'avait manqué. *Je t'aime, j'aime tout de toi, ton regard, tes mains. Sans toi, j'étouffe. Sans toi...* Mais aucun mot ne franchit mes lèvres.

Soudain, le soleil perça entre les cumulus et une lumière dorée inonda la pièce. Les yeux sombres de Thomas se pailletèrent de feu. Le temps s'étira en secondes méandreuses, de celles dont sont faits les rêves. Tout autour de nous, les murs marquetés de bois, les rayonnages débordants de livres, les instruments de musique sur la scène de fortune s'étaient dissous dans cet éblouissement. Le gris des nuages dévora d'un coup le ciel, mettant fin au sortilège. Il fit un pas en arrière et détourna le regard.

– Thomas, je suis désolée, je ne voulais pas te...

– Je t’ai crue morte.

Ses mots résonnèrent dans le silence, lourds comme des pierres. Le sang me monta aux joues. J’étais condamnée à faire naître la souffrance autour de moi, même quand je tentais de faire ce qui était juste. Celui que j’aimais toujours regardait le ciel meurtri par la fenêtre, la mâchoire serrée. Sa main s’éleva dans l’air, comme pour chasser un insecte invisible. Il secoua longuement la tête, on aurait dit qu’il voulait m’empêcher de parler. Ses efforts étaient inutiles, aucun son n’aurait pu franchir la barrière de mes lèvres closes.

– Pendant des semaines, j’ai cru que tu avais plongé du haut de cette falaise. Tout va bien, j’ai compris. Tu n’as pas à m’expliquer quoi que ce soit.

La froideur avec laquelle il prononça ces mots me conforta dans ma résolution de garder le silence. À quoi bon ? Il avait raison, cela ne servait à rien. J’avais pris ma décision sur la lande. J’avais renoncé à lui. Le revoir, lui parler, c’était rouvrir les blessures, replonger le couteau dans la plaie. Je fis un pas en avant pour m’enfuir, mais il m’attrapa la main.

– Tu sais, je ne te déteste pas. J’ai fait une erreur de jugement, c’est tout. J’ai cru que tu éprouvais quelque chose pour moi. Ce n’est pas ta faute. Il ne faut pas que tu te sentes coupable.

Une lueur presque hostile flambait dans ses yeux et je baissai les miens, incapable de retenir les larmes qui se pressaient sous mes paupières.

– Ne t'inquiète pas, c'est fini, souffla-t-il, cette histoire est derrière moi.

Sa voix ne tremblait plus lorsqu'il prononça les mots qui devaient me briser le cœur.

– Je ne t'aime plus.

2.

Édon Émeralt, l'imposteur, a tué le souverain de Viridan,
son propre frère, pour régner à sa place.
Vadim, son neveu, l'héritier légitime de Viridan, a réussi à s'enfuir.
Sa mère l'a confié au temple d'Ishtar
avant de se donner la mort.
Ce n'est pas étonnant qu'il ne sourie pas beaucoup.

*Notes sur Viridan,
Professeur Arnaud Savel*

Thomas s'en alla sans me jeter un regard. Sur la scène improvisée, l'un des roadies qui s'activaient autour des enceintes lui tendit une guitare. Il s'installa sur le tabouret et commença à gratter son instrument, indifférent aux chuchotements des filles assises devant lui, ravies d'assister à ce moment privilégié. L'une de mes camarades de classe me bouscula sans ménagement pour les rejoindre. Il s'empara du micro d'un geste brusque et entonna le refrain de l'une de ses chansons les plus connues. Les conversations se turent, et le petit groupe de fans s'avança vers le devant de la scène. Quelques accords rageurs électrisèrent l'atmosphère studieuse de la salle d'études, sous les applaudissements des spectateurs. Un larsen me fit sursauter. Thomas s'acharnait sur ses pédales, le menton baissé, les cheveux dans les yeux.

Je ne t'aime plus. C'était si net, si définitif. J'étais comme anesthésiée, incapable de faire un mouvement, mais je savais que ces quelques mots allaient bientôt exploser en moi en une déflagration dévastatrice. Je quittai la bibliothèque, la tête bourdonnante, la gorge serrée. Derrière moi, au loin résonnaient encore, déformées, les notes plaintives de sa guitare. Les sons discordants s'évanouirent dans l'air glacé. C'était terminé, mon cœur reposait, lourd comme un morceau de granit, dans ma poitrine. Je ne m'étais jamais sentie aussi seule.

Cléo patientait au pied du perron de l'édifice.

– Vadim veut qu'on le rejoigne à l'appartement. Dès que possible.

– Il attendra. D'abord, il faut qu'on aille en cours de biologie, et ensuite, il y a le discours du directeur. Ce genre d'événement, c'est sacré à Darcourt. Impossible d'y échapper, on ne doit surtout pas se faire remarquer. On partira juste après.

Chancy-Dampierre avait prévu de prononcer quelques mots avant le concert. Rien de très officiel, mais la psychologue scolaire avait été très claire : je devais participer à toutes les activités de Darcourt. C'était essentiel pour la réinsertion des traumatisés de la vie comme moi dans la routine quotidienne de l'Éducation nationale. Le visage de Cléo était aussi blême que les nuages qui masquaient le soleil derrière les châtaigniers du parc. Son nez légèrement busqué se plissa de mépris.

– Dagan a raison. C’était une mauvaise idée de s’inscrire dans ce lycée, on perd un temps précieux, m’assénait-elle avec une hostilité presque palpable.

– On a déjà parlé de tout ça, c’est la seule solution pour passer inaperçus. Se fondre dans l’anonymat, cela fait partie du plan.

Elle rentra son menton dans son écharpe, et ses mains disparurent dans les manches de son sweat-shirt noir.

– Si ça te fait plaisir. Enfin, dans quelques semaines, si tout se déroule comme prévu, on sera loin d’ici à tout jamais.

Et si notre mission échoue, tu mourras dans quelques semaines. Soudain, malgré l’antipathie qu’elle me témoignait, la perspective de la perdre elle aussi me sembla insurmontable. Iris, Laszlo... la mort errait depuis trop longtemps dans mon sillage.

– Je serai ravie de vous voir disparaître, tous. En attendant, allons retrouver nos microscopes et nos tubes à essai.

Dans le labo plongé dans l’obscurité, M. Van de Poel, mon nouveau prof de biologie, aussi connu sous le nom de Poils au vent, commentait ses diapositives d’un autre âge. Le cytoplasme, clic, les chromosomes rangés par paires, clic, les télomères dont le raccourcissement provoque le vieillissement, clic. Enfin, la molécule en double hélice de l’ADN.

Les images projetées teintaient de reflets bleus les iris anthracite de Cléo. Sa bouche n’était plus qu’une

fine ligne blanche. Elle souffrait. Le virus créé par les scientifiques d'Édon ravageait son organisme. Le Fléau, l'arme biologique destinée à en finir avec les prêtresses d'Ishtar. Ses concepteurs croyaient alors qu'il se limiterait à anéantir leurs pouvoirs télépathes. Mais il s'était attaqué au système immunitaire de toutes les femmes de Viridan, se révélant mortel pour des milliers d'entre elles. Il fallait à tout prix trouver un moyen de synthétiser un antidote pour arrêter l'hécatombe.

L'ADN. Dans mes cellules se mêlaient les patrimoines génétiques de deux mondes. Celui des tribus mésopotamiennes entrées dans le Passage il y a des millénaires, et les gènes européens de mon père. Ceux qui me protégeaient des effets néfastes du Fléau, ceux qui faisaient de moi le seul espoir du peuple de ma mère. J'étais l'une des rares à posséder encore des facultés de télépathie. Cléo les avait perdues. Mais je m'interdisais d'exercer mon don, c'était trop douloureux. J'avais appris à construire une barrière hermétique dans mon esprit, pour que les voix ne se télescopent pas dans ma tête dans un brouhaha insupportable. J'aurais sans doute à l'utiliser dans un avenir proche, et cette perspective me remplissait d'appréhension.

– La semaine prochaine, nous nous pencherons sur la question du matériel génétique dont se compose notre ADN.

La voix rocailleuse du prof de biologie me ramena à la réalité. C'est dans mes cellules que se trouvait peut-être

la solution. Cléo avait raison, nous n'avions pas de temps à perdre. Il fallait retrouver les autres. Il fallait que l'on élabore un plan d'urgence. Tant pis pour le discours de Chancy-Dampierre. La cloche sonna. Toutes les filles de ma classe détalèrent ventre à terre vers la salle de concert improvisée pour s'assurer une place dans les premiers rangs. Je donnai un coup de coude à mon « amie d'enfance ». Elle me suivit sans un mot vers la sortie, à contre-courant de la marée humaine qui se pressait dans les couloirs. Je crus un instant que l'on pourrait s'éclipser sans encombre. C'était compter sans Rimbaud qui nous attendait au pied des escaliers desservant le hall, un grand sourire aux lèvres.

– Dépêchez-vous, malheureuses ! On va rater le début du concert. Une rock star à Darcourt pour fêter mon arrivée. Je sens que je vais adorer ce lycée !

Je soupirai. Thomas, encore Thomas, toujours Thomas. Cette journée tournait au supplice.

– Non, désolée, je n'y vais pas.

Rimbaud écarquilla les yeux, incrédule.

– Qu'est-ce qui peut bien être plus intéressant que d'écouter un beau ténébreux te susurrer des mots d'amour en grattant sa guitare dans la bibliothèque ?

Les sourcils froncés, il prit mon menton entre ses doigts :

– Sélééné, je suis extrêmement inquiet à ton sujet. Ne me dis pas que tu vas louper ce qui s'annonce déjà comme l'événement le plus prodigieux de toute l'année

scolaire ? Imagine la loose si j'avais fait ma rentrée avec un jour de retard ! C'est un signe, viens, je n'accepterai aucune excuse !

Mon nouvel ami me tendit une longue main brune, jambes fléchies, à la manière d'un gentilhomme du XVIII^e siècle.

– Désolée, je ne peux pas. Cléo ne se sent pas très bien.

– En effet, je vois ça. Elle est aussi blanche que le suaire du spectre d'Archibald le Glaireux qui hante le château de ma famille. Mais je doute que cette jeune personne à la triste figure ne se soit jamais bien sentie, où que ce soit. Laissons-la retourner se reposer dans la crypte où elle réside, viens avec moi !

Cléo m'adressa un regard exaspéré et je fis non de la tête. Rimbaud soupira, vaincu. Devant les marches, une sensation d'engourdissement me saisit. Des filles hilares nous bousculèrent. L'écho cotonneux de leurs rires me sortit de ma torpeur. Partir, vite ! Il fallait mettre un maximum de kilomètres entre Thomas et moi. La réalité s'imposa dans toute sa cruauté : je ne le reverrais plus. Ou alors, pire encore, je le verrais parfois, au bras de ma cousine. Il me ferait un signe vague de la tête. Je serais transparente à ses yeux. Une larme perla sous mes paupières baissées. Non. Ne pas pleurer. Surtout ne pas pleurer.

Rimbaud posa sa main sur mon épaule et m'observa d'un air soucieux.

– Toi non plus, tu n’as pas bonne mine. Si l’on était au XIX^e siècle, je jurerais que tu es sur le point de t’évanouir.

Il avait réussi à me faire sourire.

– Je ne me suis jamais évanouie de ma vie, et c’est pas demain la veille. Malgré mon teint d’aspirine, je suis increvable, solide comme un cheval de ferme. Mais je ne peux pas aller à ce concert. Tu me raconteras, d’accord ?

Rimbaud secoua la tête et une cascade de boucles noires retomba sur ses yeux.

– Bien sûr, dans tous les détails, pour que les regrets te dévorent, ma belle. Compte sur moi.

Il ne croyait pas si bien dire. *Je ne t’aime plus*. Les regrets me rongeaient déjà, et je n’espérais plus qu’une chose, oublier Thomas, le rayer de ma vie le plus tôt serait le mieux.

– Séléné, il faut qu’on y aille.

L’exaspération se lisait dans la voix de ma « meilleure amie ». Je haussai les épaules en un geste d’excuse et je la suivis sans un mot jusqu’à la station de métro.

Vadim et Dagan partageaient un appart dans le 1^{er} arrondissement. Debout contre un strapontin dans la rame qui nous emmenait rive droite, Cléo gardait son silence habituel. Ce soir, son mutisme me convenait parfaitement. Pyramides. Nous traversâmes l’avenue de l’Opéra en courant, dans une vaine tentative d’échapper aux gouttes qui commençaient à tomber, lourdes sur l’asphalte. Le temps d’arriver devant l’immeuble des garçons, situé dans une rue tranquille derrière le

Palais-Royal, nous étions trempées jusqu'aux os. Nous nous engouffrâmes dans la cage d'escalier, glacées.

– Vous en avez mis du temps !

La voix de Vadim était tranchante comme une lame. Il jeta un bref coup d'œil à nos chevelures dégoulinantes et alla nous chercher des serviettes dans la salle de bains.

– Tu sais bien que nous ne sommes pas libres de nos mouvements à Darcourt, murmurai-je.

Dagan se leva du canapé sur lequel il était lové et glissa une boucle d'un brun-roux derrière son oreille. C'était le meilleur ami de Vadim, et le quatrième membre de l'équipe que Ninsar, la Grande Prêtresse d'Ishtar, avait envoyée à travers le Passage pour trouver un antidote au Fléau. L'équipe dans laquelle je faisais office d'intruse. Ses yeux, d'un jaune orangé comme ceux d'un fauve, se posèrent sur moi, moqueurs.

– Je vous avais bien dit que c'était débile de s'inscrire dans ce lycée. Seule une native de cette planète pouvait avoir eu cette idée ridicule.

Un soupir souleva ma poitrine et je me sentis tout à coup très fatiguée. J'en avais assez de devoir me défendre contre ces étrangers hautains. Dagan reprenait son souffle pour continuer sa diatribe, mais, à mon grand soulagement, Vadim le coupa dans son élan.

– Dagan, arrête.

L'intéressé haussa les sourcils et retourna s'asseoir, les bras croisés.

– C’était la meilleure solution pour ne pas attirer l’attention, et d’ailleurs, mon père ne m’aurait jamais laissée abandonner mes études.

Aussitôt, je regrettai mes paroles, ils n’allaient pas me rater. Comme prévu, Cléo éclata d’un rire feutré.

– Pauvre petite fille à son papa... tu es vraiment à plaindre. Tu sais, tu peux retourner ànonner tes leçons dans les salles de cours poussiéreuses de ce maudit lycée, on n’a pas besoin de toi. Je ne sais pas ce que Ninsar avait dans la tête quand elle t’a acceptée parmi les nôtres. C’est à cause de cette prophétie idiote...

Vadim la prit par le bras et la secoua sans ménagement.

– Tu penses ce que tu veux de la prophétie, mais je ne te laisserai pas remettre en question le jugement de Ninsar. Séléne est la seule à pouvoir nous sauver, et elle connaît ce monde bien mieux que nous. Et toi, plus que quiconque, tu devrais savoir qu’il ne faut prendre aucun risque. Nous sommes si près du but !

La main de Vadim était toujours posée sur Cléo. Elle se dégagea d’un geste brusque. Il la regarda s’éloigner, une expression indéfinissable sur le visage. Puis il se pencha sur l’ordinateur portable, qui trônait, ouvert, sur un bureau au fond de la pièce meublée sommairement.

– Mon enquête a abouti. Grâce aux renseignements que m’ont donnés nos scientifiques, ceux qui n’ont pas su te guérir, j’ai établi une liste de dix généticiens susceptibles de nous aider. La mauvaise nouvelle, c’est que

le meilleur d'entre eux, le professeur Takuro Miyake, est très malade. Il a interrompu ses expériences. La bonne, c'est que l'une des autres spécialistes que j'ai sélectionnés a travaillé avec lui. Il s'agit du professeur Rodica Lassange. Elle dirige une équipe de chercheurs à l'hôpital Saint-Hilaire, un établissement semi-privé en proche banlieue. Nous savons, grâce aux informations fournies par nos scientifiques, que le Fléau s'attaque à un gène spécifique de la paire chromosomique XX et le transforme. Le professeur Lassange travaille justement sur les thérapies géniques. Il semblerait qu'elle ait trouvé un moyen de réparer l'ADN déficient, en utilisant un virus modifié qui sert de vecteur de reprogrammation.

Dagan l'interrompt d'une voix goguenarde :

– T'es devenu un vrai spécialiste, t'as peut-être un avenir en tant que docteur ici.

Vadim soupira, l'air exaspéré.

– La médecine n'est pas aussi avancée chez nous ; c'est pour trouver une solution que nous avons franchi le Passage, dois-je te le rappeler ?

– Je sais, ça va, pas la peine de t'énerver... Alors, qu'est-ce qu'on fait, on va lui demander de l'aide la bouche en cœur ? Tu crois qu'elle va accepter ? Qu'elle va nous croire ?

Le regard de celui que l'on considérait tous comme notre chef s'assombrit.

– J'ai déjà essayé de la contacter, par téléphone et par mail, en me faisant passer pour un interne désireux de

se spécialiser dans sa discipline. Je l'ai relancée tellement de fois qu'elle a fini par me répondre, sans doute pour se débarrasser de moi. Elle refuse de révéler la moindre information. Ses recherches sont confidentielles, c'est la contrepartie du financement accordé par l'hôpital. Ils veulent profiter des retombées de ses publications lorsque ses expériences auront abouti.

Cléo s'avança, les traits figés dans une expression farouche.

– On perd du temps, il faut l'enlever, c'est notre seul espoir.

Vadim secoua la tête d'un air soucieux.

– C'est trop risqué, et même si l'on réussit, rien ne nous assure qu'elle acceptera de coopérer. Il n'y a pas trente-six solutions. On va s'introduire dans son laboratoire et voler ses dossiers. Si on a de la chance, on y trouvera un moyen de produire l'antidote. Sinon, ses recherches étant ce qui compte le plus pour elle, on pourra s'en servir comme monnaie d'échange. Elle sera obligée de nous aider. Pour cela, on a besoin de blouses, de badges, d'un accès à l'...

Il plissa les yeux, songeur.

– Il faut qu'on se procure un emploi du temps du personnel et un plan des locaux.

Je réfléchis à toute allure.

– Et si on tentait d'accéder à l'intranet de Saint-Hilaire? Il suffit de pirater le système, ça ne doit pas être si compliqué.

Julien passait le plus clair de son temps devant son ordinateur. Il pourrait peut-être débloquer la situation.

– Pirater quoi ?

Cléo me jeta un regard perplexe. Si Vadim avait réussi à se familiariser avec cette technologie inexistante sur Viridan, Dagan et Cléo considéraient l'informatique et ses mystères avec encore plus de méfiance que mon père.

– Je m'en occupe, dis-je à l'intention de Vadim.

– Bien, tiens-moi au courant. Ensuite, il faudra trouver un moyen de s'introduire dans l'hôpital sans se faire remarquer.

Dagan éclata d'un rire moqueur :

– Demande à notre autochtone, c'est la spécialiste du camouflage.

Je lui jetai un regard ulcéré :

– Tu ne crois pas si bien dire, j'ai peut-être une solution. Ma grand-mère fait partie d'une association caritative, La Demi-Pointe. Ils organisent des spectacles de danse et des ateliers pour les enfants malades dans les centres hospitaliers. Je peux leur demander de contacter les administrateurs de Saint-Hilaire pour leur proposer leurs services. Cela nous donnera un accès privilégié à l'établissement.

Le visage de Vadim s'illumina.

– C'est parfait. Dès que l'on aura récupéré l'emploi du temps de Lassange, on fixera une date, le plus tôt sera le mieux. Je compte sur vous tous. Séléné, à toi de jouer ! T'es sûre de ton coup ?

J'étais contente d'avoir mouché Dagan, même si la perspective d'utiliser Milou pour parvenir à nos fins me rendait mal à l'aise. Elle allait être tellement ravie que je m'implique enfin dans l'association, sans s'apercevoir que mes intentions étaient loin d'être innocentes. Et ce n'était pas le seul problème. Je me rappelai les déboires de trésorerie récurrents de la Demi-Pointe, et mes espoirs retombèrent. L'hôpital accepterait-il de financer un de leurs spectacles ? Rien n'était moins sûr... Je m'étais peut-être engagée trop vite. Mon regard s'attarda sur la silhouette frêle de Cléo, recroquevillée dans un fauteuil, et je soupirai. Comment faire pour que Saint-Hilaire ne puisse pas dire non ? Et si... ? Une idée venait de me traverser l'esprit. Tout mon être s'y opposait, mais la fin justifiait les moyens.

– Oui, je confirme, on va leur faire une proposition qui va ravir le directeur de l'hôpital. On se glissera dans le groupe des volontaires de l'association.

Vadim referma son ordinateur d'un coup sec.

– Parfait, on se revoit demain. Je vous attendrai devant le Saint-Sauveur à la fin des cours pour faire un point.

Il se leva et se dirigea vers la porte d'entrée, sans états d'âme, comme chaque fois qu'il nous signifiait notre congé. Cléo replia ses jambes sous elle et bâilla longuement.

– Cléo, viens, on y va. Milou va s'inquiéter.

– Je reste.

Le découragement s'empara de moi. Si seulement elle ne rendait pas les choses si difficiles... Mon père avait fait jouer ses relations pour inscrire Cléo à Darcourt. Il avait dit à Milou qu'elle était la fille d'une amie d'Iris, qu'il l'avait prise sous son aile pour qu'elle puisse faire ses études en France. Ma grand-mère avait accueilli l'étrangère butée qui me faisait face avec sa gentillesse habituelle.

– C'est hors de question.

L'exaspération altérait la voix de Vadim. Il lui fit un signe bref de la tête et elle finit par se lever en soupirant. Je passai mon manteau et, avant de franchir la porte, je me retournai vers notre chef. Il me lança un regard interrogateur.

– Vadim, ensuite, j'arrête, c'est terminé. Vous repartez et je reste ici.

– Je ne suis pas en mesure de te répondre. Tu feras ce que Ninsar voudra. N'oublie pas que tu es la Messagère.

Ninsar. La Grande Prêtresse. L'amie d'Iris, presque sa sœur jumelle en négatif, aussi brune qu'elle était blonde. Elle m'avait enseigné tous ses secrets. Elle avait fait de moi ce que j'étais aujourd'hui. Après notre longue marche dans les plaines bleues du monde de ma mère, Vadim et moi avons atteint la forteresse secrète des T'sent. Ninsar m'avait offert un refuge dans le sanctuaire d'Ishtar. Elle m'avait accordé sa confiance, elle m'avait intégrée à l'équipe chargée de trouver un antidote au Fléau.

– Ce n'est pas négociable, dis-je à voix basse.

Pour toute réponse, Vadim referma la porte. Cléo et moi descendîmes les trois étages sans prononcer un mot. La nuit régnait dans les rues désertes. Les néons des enseignes des magasins se noyaient de l'autre côté de l'avenue. La capuche du sweat-shirt de la T'sent était collée à son crâne. Elle avait l'air si fragile, si vulnérable. Mon ancienne et redoutable adversaire, affaiblie par la maladie. Que se passerait-il si elle ne survivait pas ? Comment pourrais-je me regarder en face ? Après ce que j'avais fait ? Je fermai les yeux et je laissai l'avalanche des souvenirs m'emporter de l'autre côté du ciel.

3.

En 2000 av. J.-C., Ur, la capitale de l'ancienne Sumer, a été détruite. Les circonstances de sa chute sont mystérieuses. Les prêtresses ont supplié la déesse de la Terre et du Ciel de sauver les habitants de la cité. Leurs lamentations sont gravées sur une tablette en argile que l'on peut admirer au Louvre. Ishtar les a entendues. Elle a ouvert le Passage et leur a permis de se réfugier sur Viridan, un monde situé à des années-lumière du nôtre.

*Notes sur Viridan,
Professeur Arnaud Savel*

Un mois auparavant, de l'autre côté du Passage...

La pointe aiguisée de la dague érafla la peau, et une goutte de sang perla, écarlate et parfaite, à la base de mon annulaire.

– Encore une fois.

La voix grave de Ninsar s'éleva dans l'air glacé de l'aube. Un soleil étranger se levait à l'horizon, disque énorme et pourpre dans le ciel balaféré de nuages. Je ramassai mon arme et je tentai une nouvelle fois de la faire tenir en équilibre sur le dos de ma main.

– Tu dois faire le vide en toi, rien d'autre ne doit exister que cette lame sur ta peau. La douleur doit devenir abstraite. Le monde extérieur doit s'immobiliser comme le décor d'un rêve. L'univers est instable. Rien n'existe